

Rencontre à Villeneuve : Georg Brandes - Romain Rolland

par Gertrud Rung

Traduction Annie Bourguignon*

Le texte que nous vous présentons est un portrait inédit de Romain Rolland, sauf peut-être pour nos lecteurs qui connaissant le danois, ont déjà lu la biographie que Gertrud Rung, secrétaire du critique littéraire et intellectuel engagé Georg Brandes, lui a consacrée : Georg Brandes i Samvær og Breve, Copenhague, Gyldendal Boghandel – Nordisk Forlag, 1930.

Annie Bourguignon a traduit pour les Cahiers de Brèves la rencontre de Georg Brandes avec Rolland à Villeneuve qui a eu lieu le 23 novembre 1923. Nous la remercions infiniment de cette attention.

Nous remercions les éditions Gyldendal de nous autoriser la reproduction du texte de Gertrud Rung (pp. 166-170 "Brandes havde i Montreux...siger Brandes stille.")

A Montreux, Brandes n'avait parlé à aucune personne de connaissance. « Mr. X. est arrivé, un toqué de la paix que je préfère éviter, car il est d'avis qu'il peut durablement instaurer la paix dans le monde, » dit-il.

Mais Romain Rolland, qui habite dans l'une des villas qui appartiennent à l'Hôtel Byron, à mi-chemin entre Montreux et Villeneuve, a entendu dire que Brandes était ici et fait demander si Brandes veut venir lui rendre visite. On convient du jour et de l'heure. Brandes a dit qu'il amènerait une compatriote, et Rolland fait aimablement savoir qu'elle est la bienvenue. Nous devons prendre le thé chez lui.

L'été a brusquement quitté Montreux, la pluie tombe sans interruption, les montagnes sont cachées derrière un voile gris et triste. Le sol est trempé et colle sans cesse aux sabots du cheval tandis qu'il tire avec peine la voiture dans la côte qui monte vers la maison de Rolland. Une domestique discrète d'un certain âge ouvre la porte, et après avoir traversé une entrée étroite, nous entrons dans le cabinet de travail de Rolland. Malgré le temps gris, tout y est très clair. Les murs sont clairs, Au-dessus des rayonnages de livres bas qui entourent la pièce, il y a en particulier un tableau si clair qu'on dirait une fresque qui a pâli. Je ne sais pas si le plancher est blanchi à force d'avoir été récuré, mais c'est l'impression qu'il donne, malgré les deux beaux tapis de valeur.

Rolland se lève et va à la rencontre de ses invités. Il est très grand, très maigre et très pâle, et sa pâleur est en outre soulignée par l'habit noir et le gilet noir, boutonné jusqu'en haut du cou, ce qui lui donne un aspect ecclésiastique. Une mince chaîne de montre en or qu'il porte autour du cou constitue la seule touche de couleur.

Il tend les mains vers Brandes, deux mains minces, pâles et très belles ; il y a l'ébauche d'un sourire sur son visage sérieux. Puis il se met à parler, mais sa voix a une sonorité si étonnamment belle que j'oublie de faire attention au sens des mots, et écoute seulement avec ravissement le son de cette voix qui, calme et profonde comme un noble violoncelle, résonne dans la pièce.

Brandes a une multitude de questions, il veut avoir des nouvelles d'amis communs, surtout d'E. D. Morel, envers lequel il éprouve une forte admiration. En son temps, Morel avait été l'animateur du travail qui avait été fait pour mettre fin au régime de terreur de Léopold II au Congo. Pendant la guerre, il fut condamné à six mois de prison pour avoir essayé de faire parvenir à Rolland sa brochure « *Czardom's part in the war.* » Le jugement fut motivé par la raison qu'il avait voulu faire frauduleusement sortir de son pays un ouvrage pacifiste.

Brandes tremble encore d'indignation en y repensant.

« *C'est vraiment l'asile de dingues, dans toute sa splendeur* », s'exclame-t-il quand Rolland lui a donné plus de détails.

« *Oui, ils étaient fous,* » dit Rolland doucement. « *C'est pourquoi à vrai dire cela ne m'a pas surpris.* »

« *Mais vous-même avez dû beaucoup souffrir des persécutions imbéciles dont vous avez été l'objet en France,* » dit Brandes. « *Vous avez dû quitter Paris. Vous vivez malgré tout en exil ici.* »

Nous sommes maintenant dans la salle à manger. Sur la nappe blanche, il y a du pain blanc frais, que Rolland coupe lui-même. L'un des murs de la pièce est entièrement occupé par une vitre immensément grande, qui donne sur le lac, aujourd'hui invisible à cause de la pluie.

Rolland lève la main dans un signe de dénégation.

« *Non, je ne suis pas en exil,* » répond-il. « *Je vis ici par libre décision. J'aime profondément cette région. Aujourd'hui vous ne pouvez rien voir, mais par temps clair, c'est magnifique. La vue s'étend très loin, les montagnes sont sur le côté, et l'horizon est ouvert. C'est comme si ce n'était pas un lac, mais la mer elle-même. Et ici je suis au calme.* »

« *Le calme m'importe peu,* » dit Brandes. « *Si, bien sûr, je veux le calme pour travailler, mais sinon, non. Le calme, c'est la mort.* »

« *Le calme, c'est la vie – pour moi,* » dit Rolland en souriant un tout petit peu. Comme son visage est très calme, qu'il est d'une gravité très sévère, son sourire fait l'effet d'une surprise. « *Quand j'ai mon travail, cela me suffit. Et mes amis viennent me voir ici.* »

« *Vos amis ?* » Brandes s'enflamme soudain, il ouvre et ferme nerveusement ses mains affairées. « *Alors, suis-je mal informé ? On m'a dit que tous vos amis vous avaient tourné le dos après votre « Au-dessus de la mêlée », n'est-ce pas exact ?* »

« *Si, parfaitement. Tous mes amis m'ont quitté, ils ne voulaient même pas me saluer quand je les croisais. Mais je me suis fait de nouveaux amis.* »

« *De nouveaux amis ! Quelle importance ont-ils ! Ils se détourneront de vous un jour, comme l'ont fait les autres. Croyez-vous vraiment encore aux amis ?* »

« *Oui ! Et ensemble nous travaillons pour notre cause.* »

« *Y a-t-il encore une cause pour laquelle travailler ? La Justice – la Vérité – le Progrès ! Pouvez-vous y croire, vous – après cette guerre ? Alors vous êtes véritablement naïf, mon cher Rolland.* »

Romain Rolland redresse son maigre corps, toute la vie de son pâle visage semble rassemblée dans le regard brûlant qu'il fixe avec détermination et fanatisme sur son invité. Juste en face de lui est assis Brandes, sa couronne de cheveux blancs dressée comme un défi, le visage flamboyant de passion et de vie, il écarte les bras d'un geste emporté.

« *Optimiste !* » dit-il, et il y a de la tendresse et de la moquerie dans sa voix.

« *Oui,* » répond Rolland avec fermeté. « *Oui, je suis un optimiste. Et il faut l'être pour supporter la vie.* »

Brandes rit soudain comme s'il se rendait à l'évidence. « *Dire que la vie est passablement mauvaise, en cela vous avez raison ; mais on n'a pas besoin d'être optimiste pour être de cet avis.* »

La conversation glisse à présent vers la politique, Rolland révèle quelques intrigues que Brandes ne connaissait pas. Ils discutent les perspectives qui s'offrent à l'Europe pour les dix années à venir, Rolland a confiance en l'Europe, Brandes estime que l'Europe s'est fait hara-kiri au profit de l'Asie et de l'Amérique.

La conversation est terminée. Rolland raccompagne ses invités jusqu'à la voiture qui les attend. La pluie tombe toujours, mais il reste dehors, à l'abri du petit toit de verre qui est au-dessus de la porte d'entrée.

Lorsque la voiture sort du jardin, Brandes se retourne. Rolland est encore devant la porte. Sa haute silhouette sombre se détache avec netteté sur le fond de la maison claire.

« *Un ascète distingué* » dit Brandes doucement.

novembre 2008

© Gertrud Rung, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag.
Published by agreement with the Gyldendal Group Agency.

(* *Annie Bourguignon* est professeur émérite en études scandinaves de l'université Nancy 2. Elle est spécialiste de littérature scandinave, du « reportage d'écrivain » et de littérature comparée.